



CLASSIQUES
GARNIER

WINAND (Véronique), « Le raccord modénais de *Guiron le Courtois*. Une histoire en paralipses », in DA L BIANCO (Massimo), VENEZIALE (Marco), WINAND (Véronique) (dir.), *Premières lectures du Cycle de Guiron le Courtois*

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-18115-6.p.0089](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-18115-6.p.0089)

Publié sous licence CC BY 4.0

WINAND (Véronique), « Le raccord modénais de *Guiron le Courtois*. Une histoire en paralipses »

RÉSUMÉ – Le *Raccord B* du Cycle de *Guiron*, préservé dans le manuscrit Mod2, relie la fin du *Roman de Méliadus* au *Roman de Guiron*. Composé au XIV^e siècle, il relate une guerre et les premières amours de Guiron. Ce récit présente des contradictions qui réorientent progressivement la compréhension du lecteur, une caractéristique incitant à les envisager non comme des erreurs, mais comme une technique d'écriture que Gérard Genette nomme "paralipse", rare dans les romans arthuriens médiévaux.

MOTS-CLÉS – Paralipse, technique compositionnelle, raccord cyclique, narratologie, interprétation

KEYWORDS – Paralipse, writing technique, interstitial narrative, narratology, interpretation

LE RACCORD MODÉNAIS DE *GUIRON LE COURTOIS*

Une histoire en paralipses

HÉROS DU PASSÉ, PASSÉ DU HÉROS

[O]r dit li contes que li roys Uterpandragons tynt ja a une Pentecouste une court [...]. Guiron vint adonc si celeement et si privement qu'il n'amena en sa compaignie fors ung escuier tant soulement qui li portoit son escu et son glaive, et por ce ne fut il pas coneus. A cele court vint Guiron come chevalier novel, quar il portoit armes toutes blanches sans autre taint. Ensi come il estoit assis aus tables et il eurent [entremés], atant si voit venir une damoisele messagiere en la compaignie de .ii. escuiers qui vint devant le roy Uterpandragon. (§ 66¹)

Ainsi entre en scène, au début d'une analepse, Guiron le Courtois dans le *Raccord B*, un texte datant du XIV^e siècle reliant la toute fin du *Roman de Méliadus* au début du *Roman de Guiron* et qui nous est le plus fidèlement transmis par le ms. Modena, Biblioteca Estense e Universitaria, α.W.3.13 (Mod2), un codex de papier d'une longueur de 76 feuillets (dont deux de garde) probablement copié en Émilie vers 1420-1440². L'entrée en scène du protagoniste semble tout à fait classique : un chevalier novice,

1 Sauf mention contraire, tous les extraits cités dans la présente contribution sont issus de notre édition critique de *RaccB*.

2 Sur le *Raccord B* du Cycle de *Guiron*, voir Véronique Winand, « Les raccords cycliques de *Guiron le Courtois* et leur tradition textuelle », *Medioevo Romanzo*, n° 44, 2020, p. 305-345, pour une étude de la tradition textuelle, et Véronique Winand, « Le ms. Modena, Biblioteca Estense e Universitaria, α.W.3.13 (Mod2) : une structure cyclique alternative de *Guiron le Courtois* », *Vox Romanica*, n° 79, 2020, p. 89-118, pour une étude du texte et de ses rapports avec le reste de la galaxie guironienne. Voir également, pour un panorama sur les raccords cycliques de *Guiron le Courtois*, l'analyse littéraire de Nicola Morato dans *Raccords*, p. 3-16, ainsi que Nicola Morato, « La formation et la fortune du cycle de *Guiron le Courtois* », *Prolégomènes*, p. 179-247.

inconnu de tous, accepte d'entreprendre une aventure tellement périlleuse que tous les autres chevaliers de la cour du roi se dérobent à leur devoir de venir en aide aux demoiselles en détresse, puisque la messagère venait justement implorer, au nom de sa dame, l'aide d'un chevalier en mesure d'entreprendre un duel judiciaire contre deux géants :

[Q]uant la damoisele eut finée sa rason, li roys comensa a regarder tous les chevaliers qui entor lui estoient, dont mounlt en y avoit qui estoient de grant renomnee, et leur dist : « Seigneurs, a il nul de vous qui veuylle ceste besogne sur lui emprendre ? ». Mais il n'i eut onques nul qui la vosist emprendre. Et quant Guiron, qui estoit assis entre les chevaliers de bas affaire come celui qui ne voloit estre reconeus, vit que nulx ne se levoit ne que sur lui emprendre tel chose n'osoit, il se dressa en son estant et s'en vint devant le roy et dist oyant tous ceulx qui la estoient : « Roys, quant je voy que tuit les bons chevaliers de vostre ostel se vont retrehant de emprendre ceste besoigne, ce ne say je pourquoy il le font. Mais porce que je ne vodroye, quel que je soye, puisque je suis en ton ostel, que il te fust reprochié que damoisele qui aide te demandast s'en alast escondite, je emprendray ceste aventure sur moy et je ai esperance en Dieu que je l'acheverai bien, se aventure me veult aidier. » (§ 71)

Mais en est-il vraiment ainsi ? D'emblée, le narrateur laisse entendre au lecteur attentif que les apparences pourraient bien être trompeuses (nous soulignons en italiques) :

Guiron vint adonc si celeement et si privement qu'il n'amena en sa compaignie fors ung escuier tant soulement qui li portoit son escu et son glaive, *et por ce ne fut il pas coneus*. (§ 66.3)

Guiron, qui estoit assis entre les chevaliers de bas affaire *come celui qui ne voloit estre reconeus*... (§ 71.3)

Et la suite du récit apporte encore de l'eau au moulin d'une telle lecture (nous soulignons) :

[Q]uant Guiron eut ensi parlé, chascun le comense a regarder, porce que il estoit si jeunes *come celui qui n'avoit pas encores .xxvii. ans d'aage*. (§ 72.1)

Un chevalier de moins de vingt-sept ans, voire trente dans les autres témoins du *Raccord B*, a peu de chances d'avoir été récemment adoubé : l'on s'attendrait davantage, au vu du contexte, à dix-sept qu'à vingt-sept. Il semblerait plutôt que les apparences du *nouvel chevalier* servent à Guiron de moyen de maintenir cet anonymat qui lui est par ailleurs cher

dans tout le cycle. Enfin arrive la confirmation de ce qui était jusqu'alors supposé, quand Guiron arrive sur le champ de bataille, prêt à affronter les deux géants qui assiègent le château dont Rose, une orpheline de quinze ans, est la châtelaine :

Et sachiés qu'il ne savoient pas coment il avoit nom, quar s'i le seussent, il fussent asseur, quar tant estoit plains de haute chevalerie que par toutes les contrees ou les chevaliers errans reparoient coroit la renommee, et bien disoient tuit cieulx qui le coneissient qu'il estoit li nompers chevalier del monde. (§ 78.4)

Et peu à peu, le narrateur fournira, au compte-goutte, des informations supplémentaires relatives au passé de son héros, avant son entrée dans le récit : il a été compagnon d'armes de Galehaut le Brun (§ 295.4) et, deux ans durant, du Bon Chevalier sans Peur (§ 140.1) ; il porte un écu d'or (§ 135.1-2) ; il a rencontré, au cours de sa carrière chevaleresque, Armand d'Outre-les-Marches et Landumas, roi de la Cité Vermeille (§ 157.2), de même que Lac, qu'il apprécie (§ 252.1) ; il a désarçonné Méliadus de Léonois (§ 164) ; peut-être même a-t-il bénéficié des largesses du roi Arthur (§ 189.4). Mais entre l'entrée en scène de Guiron et le moment où ces informations sont fournies au lecteur, dix ans se sont écoulés dans la diégèse, dix ans durant lesquels Guiron le Courtois est resté sur l'Île Devée, où se trouve le château de la belle Rose, qui l'a retenu dans une véritable prison d'amour, si bien que tous les chevaliers errants du royaume de Logres, restés sans nouvelles de lui, avaient fini par le croire mort (§ 135.3, 145.1 et 164).

Venons-en à cette prison d'amour, justement. Comme nous l'avons dit ci-dessus, Guiron entreprend de libérer Rose des deux géants qui assiègent son château et cherchent à la contraindre à épouser l'un d'eux ; au terme d'un combat exténuant, les chevaliers de la jeune femme ramènent notre héros au château plus mort que vif pour le soigner, elle-même le veille quinze jours durant. Au fil de sa convalescence, leurs sentiments réciproques, qui bourgeonnaient déjà lors de leur première rencontre (§ 74.1-2 et 76.7), avant le duel judiciaire, éclosent véritablement (§ 90-91), si bien que Guiron le Courtois déclare sa flamme à la pucelle (§ 92), mais Rose, craignant qu'il ne la courtise que pour mieux la quitter une fois qu'elle aurait cédé à ses avances, le repousse (§ 93.3-5). Guiron s'exclame alors :

« Ma damoisele, or sachiés certainement que ce que je vous dis, je nel di pas par essay, ains le vous di au meilleur sen que je ai, et la grant destresce d'amor qui me justise me le fist dire. Si vous di bien que par temps vous en porois vous aparcevoir. Si vous dis bien que vous estes la premiere damoisele que je ai requise d'amor, et si serés la deraine, si come je cuide. » (§ 95.2-3)

Immédiatement après, il se retire. Le narrateur relate en détail la nuit tourmentée d'un Guiron que ce rejet torture, ses complaints au dieu d'Amour et sa décision de mettre sa détresse en musique : c'est la composition du *Lai de la Rose*, qu'il exécutera le lendemain matin. La nuit de Rose n'est pas meilleure : non seulement elle entend Guiron gémir dans la chambre adjacente, mais elle regrette amèrement de l'avoir rejeté. Elle finit par se rendre à son chevet alors qu'il trouve enfin le sommeil et le contemple longuement, hésitant à l'embrasser, jusqu'à son réveil. Plus tard dans la matinée, Guiron se fait apporter une harpe et chante le *Lai de la Rose*³ (§ 105), un long *lai-descort* fort vague où le je poétique exprime son amour asservi à la Rose – signalons d'ailleurs que le nom commun à la fleur et à la demoiselle constitue le seul lien entre les deux, le rapport entre les amants étant assez générique : il n'est pas à exclure qu'il puisse en réalité s'agir d'une interpolation dont la seule attestation survivante serait dans le ms. de Modène – et déclare à nouveau ses sentiments à la jeune femme :

« [...] Si sachiés bien de verité, se vous m'alés plus refusant, que par temps fenira ma vie. Et si vous di certainement que puisque je ressus l'ordre de chevalerie ne avant ne sentis force d'amors que orendroit; et por ce sui je si ardent, quar se je l'eusse autrefois sentie, je en fusse plus fors a souffrir l'angoisse de lui. Itant, sachiés vous de voir que cil qui aucune fois espreuve la force d'ung home et il conut son pouoir legierement se peut deffendre. Et porce que je ne conois la grant puissance d'Amors me convendra par temps morir se vous n'aiés prochainement pitié de moi. » (§ 107.5-7)

Cette fois-ci, Rose cède aux avances de Guiron en posant ses conditions : qu'il ne la quitte jamais sans son autorisation (§ 108-109). Ainsi commencent douze ans d'une relation dont la passion se mue bien vite en prison. La cage est dorée, mais oppressante, et Guiron n'a de cesse d'en repousser les

3 Malgré le titre identique, ce *lai de la Rose* n'est pas le même que celui qu'on trouve dans le *Perceforest* : voir *Les Pièces lyriques du « Roman de Perceforest »*, éd. Jeanne Lods, Genève-Lille, Droz-Giard, 1953, ainsi que *Perceforest. Cinquième partie*, éd. Gilles Roussineau, Genève, Droz, 2012, t. I, p. 675-696.

barreaux, d'abord en requérant l'autorisation de faire quelques chevauchées, puis en organisant un pas d'armes à la demande de la demoiselle (§ 111-112). S'y présentera Danain le Roux, qu'il vaincra et qui deviendra son compagnon d'armes sur l'Île Devée pendant deux longues années : quand ils la quitteront, ce sera pour participer à une guerre dont nous parlerons bientôt et durant laquelle mourra Rose, que l'absence de Guiron a réduite au désespoir (§ 263.5-6). Ayant appris la nouvelle et se sachant désormais libre de ses mouvements, celui-ci acceptera la proposition de son ami : se rendre au château de Malohaut, dont il est apparemment devenu le seigneur par mariage. Le narrateur nous fournit alors cette nouvelle information sur le passé, amoureux cette fois, de notre protagoniste :

Quant Guiron oït parler del chastel de Malohaut, si li sovint de la bele dame de Malohaut, que il avoit ja maint jour amee si durement, come je ai conté en mon livre del Brait, sans ce que il eust onques a lui parlé. Il pense, se il y va, que il la porra veoir et parler a li a sa volenté... (§ 268.8-9)

Voilà un retournement de situation ! Rappelons-nous, en effet, les déclarations enflammées de Guiron à Rose aux § 95 et 107, citées ci-dessus, et en particulier les passages suivants : « Si vous dis bien que vous estes la premiere damoisele que je ai requise d'amor, et si serés la deraine, si come je cuide » (§ 95.3) et « puisque je ressus l'ordre de chevalerie ne avant ne sentis force d'amors que orendroit ; et por ce sui je si ardent [...] porce que je ne conois la grant puissance d'Amors me convendra par temps morir » (§ 107). La première de ces affirmations se trouve ainsi confirmée et la seconde, contredite par un narrateur qui s'était abstenu de tout commentaire relatif au passé amoureux du protagoniste jusqu'à ce moment-ci, en d'autres termes qui s'était gardé de signaler le mensonge inhérent aux déclarations d'amour de Guiron. D'ailleurs, celui-ci n'avait manifestement pas fait secret de sa flamme pour la dame de Malohaut, puisque cette dernière en est informée :

« Non ? dist la dame, sui je ores si vil que la ou je l'ai requis, il m'a refusee ? Certes, tel heure fut n'a pas grant temps qu'il ne me refusast pas ! ». Et ele avoit ja tant apris de son mari que ele savoit bien que ce estoit Guiron le Courtois, celui qui tant l'avoit ja amee. (§ 287.3-4)

Encore une fois, cette information contenue dans les paroles d'un personnage est corroborée par le narrateur. Or, si l'amour de la dame

de Malohaut pour Guiron le Courtois est une donnée requise par le début du *Roman de Guiron*, le sentiment n'y est, au début du moins, pas réciproque (puisqu'il la repousse à deux reprises) et l'existence d'un désir passé ne relève pas, dans le cas présent, des contraintes narratives inhérentes au processus de composition du raccord cyclique : notre auteur était, à cet égard, libre de ses mouvements⁴. Bien que ni l'un, ni l'autre de ces éléments ne relève de contraintes préexistantes, qu'il ait choisi d'attribuer à Guiron une longue histoire avec Rose n'a rien d'étrange ni d'illégitime, pas plus que de lui attribuer des sentiments pour la dame de Malohaut bien avant le début des événements narrés dans le *Roman de Guiron*.

Mais ce qui est remarquable, ici, c'est la façon dont ces données sont fournies via le narrateur. Là où il est d'emblée signalé au lecteur, par des allusions d'abord puis par des références explicites confirmées par l'instance narratoriale, que le passé chevaleresque de Guiron est plus riche qu'il n'y paraît, son passé amoureux ne fait pas l'objet de sous-entendus au début de ses aventures dans la diégèse : aux yeux du lecteur, Guiron est de bonne foi. Or, l'auteur décide d'emblée de faire de son héros un parjure via les non-dires du narrateur, en dissimulant au lecteur une donnée qui l'oblige à réinterpréter l'intégralité du récit précédent et qu'une connaissance préalable de l'intrigue du *Roman de Guiron* (car les amours de celui-ci et de la dame de Malohaut, avec la tentative de suicide du héros tiraillé entre désir et loyauté, sont parmi les épisodes les plus célèbres du roman, lequel précède chronologiquement la rédaction du *Raccord B*) ne lui aurait pas permis d'anticiper. Le narrateur, en effet, ne confirme ni n'infirme les déclarations du personnage, sur le moment du moins : ce n'est que bien plus tard, après le décès de Rose, qu'il évoquera

4 Le *RomGuir*, I, n'évoque que très rarement le passé de la relation entre le héros et la dame de Malohaut : il y est dit au § 4 que « Guron l'avoit refusee par deus fois » sans pour autant qu'elle cesse de l'aimer ; au § 125, l'on trouve un bref passage ambigu sur les sentiments passés du chevalier, sans qu'il soit possible de préciser s'il s'agit de sentiments anciens ou qui commencent à se manifester lorsque Guiron s'installe à Malohaut avec Danain (rappelons que le *Roman de Guiron* est acéphale) : « S'ele pense de sa partie, Guron pense de la soie, car [...] tous li ceurs li mue et li cange, et s'il l'avoit devant amee, or l'amoit il plus. Amours li disoit toutesvoies que a cestui point a il trouvé lieu et tans qu'il pooit avoir pleniére joie de ses amours et, s'il ne l'a a ceste fois, jamais a jour de son vivant n'i pora avenir a tel point. Or prenge de sa dame ce qu'il en avoit désiré si longement, et ce pooit il faire trop bien, car il savoit tout certainement que a la dame ne desplairoit mie : ele le fist ja requerre de ceste chose si com il savoit. »

l'amour passé de Guiron pour la dame de Malohaut, lorsque le protagoniste – bien qu'il la sache à présent mariée, qui plus est à son compagnon d'armes Danain – songe à lui parler dès que lui est offerte l'opportunité de la rencontrer. Ces données sont, pour le lecteur, un coup de tonnerre d'autant plus retentissant que l'épithète de Guiron est « le Courtois » et qu'il s'est effectivement démontré jusqu'alors fidèle aux préceptes de la courtoisie arthurienne, aussi bien envers sa dame qu'envers les chevaliers qui venaient l'affronter sur l'Île Devée. Mais le voilà menteur avéré, et il est donné à craindre qu'il trahisse également son ami Danain...

UNE GUERRE ENTRE COUPABLES

Venons-en à présent à la guerre évoquée plus tôt et qui constitue, en réalité, le premier des trois axes narratifs centraux du *Raccord B* (le deuxième étant les amours de Guiron, déjà évoquées, et le troisième, plus bref, les aventures de Bliobéris et du Bon Chevalier sans Peur, dont nous ne parlerons pas, car il ne contient pas d'élément paraliptique). Cette guerre oppose un vassal du roi Arthur nommé Armand d'Outre-les-Marches au roi d'Écosse suite au meurtre de son frère Galesgondin. Le récit de cet homicide ouvre le *Raccord B* : alors qu'il chevauche à la recherche d'aventures en Écosse, le chemin de Galesgondin croise celui du frère du roi d'Écosse et de son amie ; Galesgondin, qui désire la demoiselle, défie son compagnon et finit par le tuer lors d'une joute dont lui-même ne sort pas indemne, puis par emporter la demoiselle malgré elle. Lorsqu'il rencontre, un peu plus tard, le roi d'Écosse en personne, elle le reconnaît et lui raconte la manière dont le chevalier a tué son frère, en travestissant les faits : « Ce chevalier que vous veés si l'a tué par sa desloyauté et par sa felonnie » (§ 7.5). Furieux, le roi d'Écosse attaque Galesgondin sans le défier au préalable, le désarçonne, puis le met à mort bien qu'il ait imploré sa pitié (§ 8-9). Voilà posées les circonstances de départ d'une guerre particulièrement sanglante : un double meurtre dont seule la demoiselle a été témoin, après en avoir été la cause.

De retour en Écosse, le roi raconte la mésaventure à ses barons, parmi lesquels se trouve un ancien compagnon d'armes de Galesgondin : c'est

par ce chevalier que le roi Armand d'Outre-les-Marches est averti de la mort de son frère (§ 12). Armand, c'est bien compréhensible, décide sur le conseil de ses barons de se venger du roi d'Écosse et rassemble une armée (§ 16-19). La nouvelle lui était parvenue le jour de la fête de la Madeleine (§ 12.1), c'est-à-dire le premier samedi après Pâques ; à l'Ascension, trois semaines plus tard, ses hommes sont rassemblés dans sa citadelle de Godehan (§ 19.4). Avant de s'embarquer pour envahir l'Écosse, Armand y envoie ses espions et apprend à leur retour que « la terre est toute en pais et ne se garde de nule part, et le roy d'Escocce est en la court du roy Artus ja a grant temps » (§ 24.1). L'invasion est décidée : l'armée s'embarque, atteint l'Écosse, puis commence à en détruire les châteaux et à en massacrer l'insouciant population, qui s'empresse d'avertir son souverain. La mauvaise nouvelle arrive au roi d'Écosse (et au roi Arthur) à Camaalot à la Pentecôte.

À partir de ces informations, nous pouvons inférer qu'un an et dix jours se sont écoulés entre le moment où Armand a appris la mort de son frère et celui où le roi d'Écosse apprend l'invasion de ses terres. Mais il semblerait que le meurtre de Galesgondin ait eu lieu encore plus tôt, au moins deux ans avant l'attaque d'Armand : rappelons que le roi d'Écosse, absent de ses terres depuis un bon moment, était encore en Écosse quand il a raconté la mésaventure à ses barons et que pendant un certain temps, l'ami de Galesgondin a cherché à l'attirer dans une embuscade. Une certaine distance temporelle entre le meurtre et l'invasion expliquerait l'insouciance que tous éprouvent en Écosse, puisque le roi se sent suffisamment en sécurité pour séjourner à la cour d'Arthur et que la population ne se méfie pas : il faut croire qu'une vengeance d'Armand leur paraît improbable. Deux ans, donc, voire plus, ont passé entre les § 1 et 24 du raccord modénaï, mais le narrateur le laisse à peine sous-entendre. Y aurait-il à nouveau anguille sous roche ?

Poursuivons la lecture. Le roi d'Écosse implore l'aide du roi Arthur son suzerain, qui la lui accorde : leurs forces rejoignent l'Écosse, où elles installent leur campement et se préparent à affronter un Armand qui, entre temps, assiégeait un château sans parvenir à le conquérir (§ 33-34). Ici survient la première information paraliptique du narrateur, puisqu'apparaît dans le récit un messenger qu'Armand avait envoyé à la cour d'Arthur pour obtenir des nouvelles du roi d'Écosse ; ce messenger

a manifestement suivi l'ost du roi de Logres (la teneur des informations qu'il rapporte à Armand est relatée par ce dernier au § 37) :

Tant [sist] li roys Armans devant cel chastel sans riens faire de son preu [...] que ung messenger que le roy avoit envoyé a la court dou roy Artus por savoir noveles dou roy d'Escoce vint devant lui, qui li dist : « Sire, sachiés de verité que le roy Artus est arrivés il a ja uuit jours en cestui royaume et amaine avec lui si grant gent que onques mais ne veistes si grant, et est ja pré de ci. » (§ 35)

Notons l'ellipse : huit jours se sont déjà écoulés depuis l'arrivée d'Arthur et de ses forces en Écosse. Ces nouvelles reçues, Armand parvient à conquérir le château assiégé et fait déplacer son armée pour attendre les forces d'Arthur. Le campement installé, ils attendent huit jours supplémentaires (§ 41) ; pendant ce temps, leurs ennemis atteignent les environs et installent leur campement, puis attendent quatre jours avant d'en informer Armand (§ 42), qui répartit ses hommes en conséquence. S'ensuit une véritable « drôle de guerre » où les deux parties s'espionnent si efficacement qu'il leur est impossible de préparer une attaque (§ 46). La lassitude gagne Méliadus et le Bon Chevalier sans Peur, qui menacent Arthur de s'en aller si la guerre n'est pas déclarée ; pour éviter un massacre inutile, le roi de Logres envoie un messenger déclarer au roi d'Outre-les-Marches :

« Si te mande que tu te departes de sa terre toust et isnelement sans faire li plus de damage come tu li as fait, et il te fera tant de cortoyoisie que il te lairra aler en ta terre sauvement, que ja por chose que tu li aies fait nen troveras qui courrous t'en face, ne a toy ne a ta gent. Et se tu peus monstrier que nul de sa terre t'ait faite chose qui te soit contraire, il te farra amender a ta volenté. Et se tu nen veulx faire si come nous t'avons dit et devisé, nous te desfions de par nostre seigneur li roys Artus, et si te mande que tu a demain t'aparailles de la bataille, quar demain te vendra veoir sans faille. » (§ 53.2-4)

Armand et son armée sont partagés, mais décident finalement d'accepter l'*amende* pour la mort de Galesgondin ou, à défaut, la guerre (§ 54). Ses messagers précisent à Arthur, parlant du roi d'Écosse : « si vous di qu'il fut par maintes fois requis qu'il l'amendast, et il nen vost riens faire, tant se fioit en vous, porce que son parent estes, ançois faisoit honte aus messages qui venoient de par nous. » (§ 57.3) Voici donc un premier événement (ou plutôt une première série d'événements) qui comble les deux ans sur lesquels le narrateur ne s'est pas attardé

au début du récit : jamais auparavant une telle information n'avait été fournie au lecteur. Or, pris à partie par Arthur, le roi d'Écosse dément :

« [S]ire, se dist le roy d'Escoce, or sachiés que je ne fis onques si grant desloyauté come de tuer chevalier en traïson, ne ne le vodroye avoir fait. Mais il a maintes foys eu contens entre moi et li roy Armant, quar volentiers me vodroit torre ma terre, se il pouoit, et autresfoys le vous ai je dit, se vous vous en recordés. Et orres a trovee ceste ochoison por mener gens sur moy por torre moi ma terre et desheriter del tout. Ore si est entrés, come vous le poués veoir, et felonneusement. Si vous pri come a mon seigneur lige que vous i metés poine et force de deffendre moi et la terre que tiens de vous, quar se il la puit conquerre, il ne dira pas que il l'ait conquise sur moy, mays sur vous. Et se je la pers, le damage en sera miens et la honte en sera vostre. » (§ 59)

Cette fois-ci, le supplément d'informations vient des paroles du roi d'Écosse : il y aurait eu entre lui et Armand plusieurs contentieux, dont Arthur avait déjà été averti ; la mort de Galesgondin, dont il nie être responsable, n'aurait été qu'un prétexte. Sur cette dernière partie du moins, le lecteur peut être certain que le roi d'Écosse ment (puisque les circonstances des meurtres ont été relatées au début du récit par le narrateur lui-même), ce qui lui fait commettre une félonie vis-à-vis de son suzerain. Par conséquent, la guerre est déclarée ; Landumas de la Cité Vermeille, un allié d'Armand qui était chargé du message, quitte l'ost d'Arthur sur la menace suivante :

« Or sachiés certainement que nous amons mieulx la bataille que la pais. Et je say bien ou vous avés fiance : vous avés greigneur fiance en la chevalerie du roy Meliadus et en cele del Bon Chevalier sans Paour que vous n'avés en toute vostre haute chevalerie. Vous cuidés avoir trové les Sesnes, que vous conquistes par la chevalerie du roy Melyadus. Mais je vous dy que vous troverés autres gens que vous ne cuidiés, que, par la foy que je doi a tous les chevaliers del monde, puisque vendra a l'assembler, vous troverés tieulx chevaliers que, ains qu'il soyent trois jours, vous n'aurrés si hardi chevalier qu'il ne vosist estre en sa terre. » (§ 61.1-3)

Puis, il rentre dans son ost. Les préparatifs de la guerre occupent la journée suivante ; durant la soirée, Guiron le Courtois les rejoint : on le retrouve, le jour de l'affrontement, dans le bataillon de Landumas (§ 65.1 : « le roy Landumas de la Cité Vermeille [...] avoit en sa compagnie ung chevalier prous et hardis et fort et fier qui portoit ung escu d'or sans autre taint. Celui chevalier estoit venu le soir devant a leur secours. »).

Nous remarquerons que la chronologie des événements exige que le roi de la Cité Vermeille ait proféré sa menace en partant du principe que Guiron arriverait, non après son arrivée. Le récit de la guerre s'interrompt alors pour laisser place à l'analepse sur le passé du héros, que nous avons déjà évoquée. Lorsqu'il reprend, au § 150, ce n'est pas exactement là où le narrateur l'avait laissé, à la fin du § 65, mais plutôt durant cette période où les armées se toisent, entre les § 42 et 46 : Armand, sur le conseil de Landumas, requiert à sa parente la dame de l'Île Devée qu'elle lui prête en renfort le chevalier qu'elle a pris pour compagnon ; elle accepte après quelques hésitations, et Guiron et Danain se rendent en Écosse. Une information fournie ultérieurement (§ 263.6) nous permet d'estimer à minimum cinq jours de voyage la distance entre l'Île Devée et l'Écosse, ce qui signifie qu'entre le moment où Armand envoie son messenger à Rose et l'arrivée de Guiron, au moins dix jours se sont écoulés. L'on comprend mieux la lassitude de Méliadus et du Bon Chevalier sans Peur au § 53 !

L'affrontement a lieu au lendemain de l'arrivée de Guiron et de Danain le Roux ; bien évidemment, c'est l'ost d'Armand qui remporte la bataille du premier jour et fait prisonnier le Bon Chevalier sans Peur. Alors que tous discutent des mérites relatifs des combattants, celui-ci s'étonne :

[L]i Bons Chevaliers sans Paour dist au roy Armant : « Sire, se Dieu me doint bone aventure, mounlt me merueille de ceste guerre que vous avés ensi comencee encontre le roy d'Escoce ne d'ou ele vient et quel en fut l'ochoison, quar il m'est avis qu'il n'a mie grant temps que vous vous entr'amiés autant come se vous fussiés freres charnel. » (§ 196.1-2)

Cette information contredit les dires du roi d'Écosse (§ 59) rapportés ci-dessus, puisqu'il affirmait qu'il y avait régulièrement eu contentieux entre lui-même et le roi d'Outre-les-Marches. Or, Armand ne contredit pas les affirmations du Bon Chevalier, il se contente de rapporter brièvement le meurtre de Galesgondin et rappelle ses tentatives auprès du roi d'Écosse, qui persiste à nier son méfait. Mais il ajoute un détail supplémentaire :

« Et il [le roi d'Écosse] fut si orgueilleus qu'il dist qu'il n'en feroit nule amande et que il ne savoit qui l'avoit tué ; et siens est ung des plus loyaus chevaliers que je onques trovasse qui le vit tuer, et ausi l'eust il tué se il nen fust fuis. » (§ 196.6)

La précision est intéressante, parce qu'elle contredit le récit du meurtre de Galesgondin fourni en ouverture du *Raccord B* par le narrateur ; or, nous verrons que ce narrateur ne ment pas, bien qu'il tende à omettre certains détails et ne s'avère pas toujours omniscient. Il n'est pas exclu que le chevalier loyal qu'évoque Armand soit celui-là même qui l'a averti de la mort de son frère, auquel cas les informations qu'il lui aurait rapportées auraient été mensongères, mais il n'est pas non plus à exclure que le menteur soit ici Armand lui-même, qui prend à témoin un de ses chevaliers pour appuyer ses dires. Quoi qu'il en soit, le Bon Chevalier sans Peur propose à Armand d'intercéder en sa faveur auprès d'Arthur, ce qui est accepté ; Landumas de la Cité Vermeille et le roi de Galvoe l'accompagneront en qualité de messagers.

Tous trois arrivent le lendemain matin au campement d'Arthur (qui, la veille, avait lui-aussi fait un *debriefing* des combats et commencé à suspecter que le tort soit du côté du roi d'Écosse) et lui proposent, de la part d'Armand, de conclure la paix en échange d'une réparation de la mort de Galesgondin. Arthur convoque alors le roi d'Écosse et lui demande une dernière fois s'il a commis le meurtre. Cette fois-ci, il ne nie plus :

[Q]uant le roy d'Escoce se voit si entrepris, il nen set qu'il doye respondre, quar son desdire ne li vaut nient qu'il n'ait tué le frere du roy Armant, quar li baron de l'ost avoient ja tant enquis priveement qu'il savoient de verité que il l'avoit tué. Et por ce respondit il tout lermoient et mounlt durement espouentés au roy Artus : « Sire, or sachiés que je le tué par mesaventure et non mie en traïson ne felonquement. Si en sui prest que je en face del tout l'amende a la volenté del roy Armant et de ses amis. » (§ 210.1-2)

Cependant, il continue à travestir la vérité, puisqu'il était parfaitement informé de l'identité de Galesgondin. Quoi qu'il en soit, Arthur invite Armand et ses barons à se rendre à son campement en leur promettant réparation. Lorsqu'ils arrivent, le roi les accueille avec, entre autres, cette réprimande :

« Mais tant vous diz je bien et vous puis blasmer que vous la guerre començastes sans mon sceu, quar vous savés bien que je sui vostre seigneur ; si me le deussiés faire assavoir, et, se je ne le vous eusse fait amander, adons ne vous porroie mie blasmer de la guerre. Si men plains de vous mounlt durement de ce que vous ne me prisastes tant que vous le me feissiés assavoir. » (§ 215.5-6)

Il est donc reproché au roi Armand de ne pas avoir averti son suzerain, le roi de Logres lui-même, de la guerre qu'il allait entreprendre contre un autre de ses vassaux, ce qui constitue au mieux un faux-pas diplomatique. Et effectivement, aucun message en ce sens n'est évoqué précédemment dans le texte, si bien que le lecteur pourrait abonder du côté d'Arthur. Armand, cependant, se justifie :

« [S]ire, se dist li roys Armans, sauve vostre grace, je vous manday a dire tout le fait par mon message et en fis a vous ma clamor, mais aveés adons tant a faire des Sesnes que vous ne pouoiés entendre ne a moi ne a autre, et veés ici messire le roys de la Cité Vermeille, qui bien le sait. Et quant je vi que vous ne me respondistes de riens, je cuidai que vous ne me vosissiés faire droit ne raison. » (§ 216.1-2)

La faute est, dès lors, rejetée sur Arthur. De ce passage ressort également un élément curieux : Armand, l'un des barons du roi de Logres, n'a pas participé à repousser l'invasion des Saxons narrée à la fin du *Roman de Méliadus*, ce qui implique soit qu'il n'en ait pas été informé, soit qu'il ait manqué à son devoir en ne prêtant pas main forte à son suzerain. Mais nous nous limiterons à ce constat, aucune information supplémentaire n'étant fournie par le texte à ce propos.

Retournons-en donc aux accords de paix. Arthur déclare à Armand que le roi d'Écosse est prêt à faire amende honorable :

« Veés ici le roys d'Escoce qui m'a bien dit veraïement qu'il tua vostre frere, mais il dit bien qu'il tua par mesaventure d'une joute et non mie en traïson ne desloyaument ne felonneurement, et il dit bien que, quant il le conut, qu'il en fut autant dolent come se il fust son frere charnel. Il est ensi que il tua, si en est mounlt iriés et est appareillé de metre soi del tout en vostre merci. Volés le tuer, volés le laisser vivre ? Lequel que vous en vodrois, si en faites. » (§ 217.2-3)

Le roi d'Écosse s'agenouille, de même que tous les barons de l'ost d'Arthur, devant Armand et lui déclare se mettre à sa merci. Ému aux larmes (plus par le poids symbolique de la situation que par la reddition de son ennemi), Armand lui pardonne la mort de Galesgondin, « coment que la chose soit alee » (§ 219.5). Cette dernière précision n'est pas innocente : manifestement, Armand ne croit pas un mot des affirmations du roi d'Écosse rapportées par Arthur et citées ci-dessus ; s'il accepte de conclure la paix, c'est « porce que je voi que mon seigneur le

roy Artus, qui est le meilleur home del monde, m'en prie, et vous tous que ci estes, qui mieulx valés que je ne fais » (*ibid.*).

Nous avons vu comment le narrateur évoquait de plus en plus précisément le passé chevaleresque de Guiron, tandis qu'il réservait au traitement de son passé amoureux un retournement de situation assez brusque, en mesure de modifier durablement l'opinion du lecteur au sujet du protagoniste. La série de paralipses examinée ici porte surtout sur les années séparant le meurtre de Galesgondin de l'invasion de l'Écosse par Armand, deux événements relatés par le narrateur : il s'agit principalement de demandes de réparation faites par Armand aussi bien au roi d'Écosse qu'au roi Arthur (leur suzerain à tous deux), les premières étant repoussées et le meurtre nié, tandis que la seconde est dédaignée, le roi de Logres ayant d'autres priorités (et finissant par accorder son secours au roi d'Écosse : Arthur n'est pas ici sans évoquer le Charlemagne de la geste des Barons révoltés). Ces informations supplémentaires ont le même effet : elles dédouanent le roi d'Outre-les-Marches, qui n'a pas lancé une expédition punitive contre les Écossais sans auparavant chercher une solution diplomatique, comme le lecteur l'avait cru jusqu'alors en absence d'informations additionnelles du narrateur. Par contre, elles accablent le roi d'Écosse : si sa déloyauté lors du meurtre de Galesgondin aurait, à la rigueur, pu être atténuée par les circonstances, puisqu'il cherchait dans un coup de sang à venger la mort de son propre frère, ses mensonges répétés, destinés à lui épargner les conséquences de ses actes, font de lui un personnage lâche et félon. Ainsi, au fur et à mesure du développement de l'histoire, l'ajout de détails par le narrateur, il apparaît que le parti auquel se joignent les protagonistes du *Roman de Guiron* n'est pas celui d'agresseurs entreprenant une vengeance démesurée, mais de vassaux fidèles offensés par leur ennemi et négligés par leur suzerain.

UNE NOTE MÉTHODOLOGIQUE

Nous avons jusqu'ici recouru, d'une façon un peu lâche, au terme « paralipse » pour désigner ces opérations du narrateur que nous avons passées en revue. Il convient à présent de nous attarder sur ce choix lexical.

Au départ, la paralipse désigne une « figure de rhétorique consistant à feindre de ne pas vouloir dire ce que néanmoins on dit très clairement et parfois même avec force » (*Trésor de la langue française*). Le terme a ensuite été réutilisé par Gérard Genette dans deux sections différentes de *Discours du récit*. Tout d'abord, au chapitre « Ordre », parmi les analepses internes homodiégétiques (c'est-à-dire « portant sur la même ligne d'action que le récit premier⁵ ») complétives (c'est-à-dire « les segments rétrospectifs qui viennent combler après coup une lacune antérieure du récit, lequel s'organise ainsi par omissions provisoires et réparations plus ou moins tardives, selon une logique narrative partiellement indépendante de l'écoulement du temps⁶ ») :

Mais il est une autre sorte de lacunes [que l'ellipse], d'ordre moins strictement temporel, qui consistent non plus en l'élimination d'un segment diachronique, mais en l'omission d'un des éléments constitutifs de la situation, dans une période en principe couverte par le récit [...]. Ici, le récit ne saute pas, comme dans l'ellipse, par-dessus un moment, il passe *à côté* d'une donnée. Ce genre d'ellipse latérale, nous l'appellerons [...] une *paralipse*⁷.

Ensuite, au chapitre « Mode », parmi les altérations :

Un changement de focalisation, surtout s'il est isolé dans un contexte cohérent, peut aussi être analysé comme une infraction momentanée au code qui régit ce contexte, sans que l'existence de ce code soit pour autant mise en question [...]. Les deux types d'altération concevables consistent soit à donner moins d'informations qu'il n'est en principe nécessaire, soit à en donner plus qu'il n'est en principe autorisé dans le code de focalisation qui régit l'ensemble. Le premier type porte un nom en rhétorique, et nous l'avons déjà rencontré à propos des anachronies complétives : il s'agit de l'omission latérale ou *paralipse*. [...] Le type classique de la paralipse, rappelons-le, c'est, dans le code

5 Gérard Genette, *Discours du récit*, Paris, Seuil, 2007 [1972], p. 41.

6 *Ibid.*

7 *Ibid.*, p. 42.

de la focalisation interne, l'omission de telle action ou pensée importante du héros focal, mais que le narrateur choisit de dissimuler au lecteur⁸.

La double définition de la paralipse renvoie à un même procédé envisagé sous deux angles différents, comme le montrent les renvois que Genette lui-même effectue entre les deux occurrences et qui invitent à croiser les données : l'omission (ou plutôt l'évitement temporaire) d'un élément du récit par le narrateur équivaut ainsi à l'omission d'une action ou d'une pensée du héros focal par le narrateur. La seconde définition en vient ainsi à écarter une possibilité que la première laissait ouverte : qu'un narrateur externe ou omniscient puisse également procéder à des paralipses⁹. Or, le narrateur de notre *Raccord B* est un narrateur quasi-omniscient¹⁰, au sens où s'il lui arrive exceptionnellement de ne pas disposer d'une information (ainsi au § 175.4 « Guiron ne Danayns n'estoient pas lors en la place adons, ains estoient ung petit trait en sus, *je nen sai porquoy* », nous soulignons), il en possède cependant plus que tous les personnages, ce qui le fait correspondre à la formule *Narrateur* > *personnage* par laquelle Tzvetan Todorov définissait l'omniscience narrative¹¹.

Il est un autre aspect notable : la paralipse, pour être conçue par l'auteur, doit suivre une logique d'écriture où la fin du récit est connue ; dans le cas contraire, étudié notamment par Marc Escola pour les romans longs du XVIII^e siècle¹², la définition de la paralipse est plus problématique et l'on pourrait volontiers recourir à une autre notion, tirée de l'étude des processus d'écriture de *comics* : le *retcon*, ou continuité rétrospective, où, tout particulièrement dans un contexte d'écriture sérielle, l'auteur

8 *Ibid.*, p. 200-201.

9 Pour une discussion détaillée du concept genettien de paralipse, nous renverrons à Marc Escola, « "Chaque âge a ses plaisirs." Aventures de la paralipse », *Poétique*, n° 185, 2019, p. 73-98, ainsi qu'à Frank Wagner, « Notes sur la paralepse et ses usages contemporains », *Vox Poetica*, 2020, publication en ligne : <http://www.vox-poetica.org/t/articles/Wagner2020.html>.

10 Et l'on pourrait se demander si l'idée d'un narrateur pleinement omniscient est cohérente avec la pensée médiévale : pensons, par exemple, à l'omniscience du personnage de Merlin, qui ne dispose pas d'informations cruciales sur son propre devenir...

11 Tzvetan Todorov, « Les catégories du récit littéraire », *Communications*, n° 8, 1966, p. 125-151.

12 Marc Escola, « La Fiction au long cours. Ces romans qui s'écrivent dans l'ignorance de leur fin », *La Taille des romans*, éd. Alexandre Gefen et Tiphaine Samoyault, Paris, Garnier, 2013, p. 95-109.

rectifie une donnée narrative non erronée fournie précédemment¹³. Dans le cas qui nous occupe, cependant, il semble assez évident que l'auteur avait une destination : le *Roman de Guiron*. Qui plus est, le *retcon* crée un accroc dans le tissu narratif, contrairement à la paralipse, qui est une donnée cohérente et prévue d'emblée par l'auteur, bien qu'elle soit temporairement omise par le narrateur. Or, le récit du *Raccord B* ne présente pas de tels accrocs : bien que le recours à des techniques paraliptiques soit assez inhabituel dans le contexte des proses arthuriennes – du moins à notre connaissance –, il n'y a ni contradiction, ni incohérence, sauf peut-être ce détail du chevalier témoin du meurtre évoqué par Armand au § 196.6, mais nous avons vu qu'il peut s'expliquer. Nous avons donc affaire à une technique narrative et compositionnelle plutôt qu'à une série de repentirs d'auteur.

Enfin, un troisième aspect caractéristique de la paralipse, qui l'oppose au repentir d'auteur comme au *retcon*, est l'effet recherché : en confiant au narrateur le soin de dissimuler dans un premier temps, puis de révéler dans un second temps une ou plusieurs information(s) cruciale(s), l'auteur poursuit un objectif, celui de modifier l'interprétation que le lecteur se fait des événements qu'il a lus précédemment, de le contraindre à les réinterpréter sous un angle tout différent. Dans le cas du *Raccord B*, nous avons pu mettre en évidence dans les sections précédentes comment cet effet peut être mis en place par l'auteur via les dires et les silences du narrateur comme des personnages.

Le choix du terme « paralipse » pour désigner ce procédé d'omissions temporaires et intentionnelles d'informations de la part du narrateur sans qu'il s'agisse de retouches d'auteur de type *retcon* (donc hors de la

13 Sur cette notion encore peu utilisée en narratologie, bien qu'elle soit entrée dans l'usage courant pour les *fans*, voir Andrew J. Friedenthal, *Retcon Game. Retroactive Continuity and the Hyperlinking of America*, Jackson, The University Press of Mississippi, 2017. À titre d'exemples de ce concept, nous pouvons citer la façon dont Conan Doyle ressuscite le personnage de Sherlock Holmes dans *The Return of Sherlock Holmes*, après lui avoir infligé une chute mortelle dans *The Adventure of the Last Problem*. La technique du *retcon* est cependant surtout employée pour l'écriture des séries et des sagas télévisées où se succèdent plusieurs scénaristes : c'est notamment le cas de l'évolution de la famille de Spock au fur et à mesure de la création des séries dérivées de *Star Trek : the Original Series* (de fils unique, il devient membre d'une fratrie de trois : Sybok, l'antagoniste principal du film *Star Trek V: the Last Frontier*, et Michael Burnham, protagoniste de la série *Star Trek Discovery*). La pratique du *retcon* est à distinguer du *reboot* (« remise à zéro » de l'univers narratif).

logique compositionnelle initiale), n'est pas pleinement satisfaisant, ou plutôt n'adhère pas parfaitement à l'acception narratologique du terme. Mais il convient de rappeler que la typologie genettienne a été élaborée à partir d'œuvres littéraires contemporaines, non de récits médiévaux ; or, un travail systématique sur le narrateur médiéval manque encore¹⁴. Nous continuerons donc à parler de paralipse, par défaut.

CONCLUSIONS

Le raccord modénais de *Guiron le Courtois* donne à lire deux trames narratives en demi-teinte, qui induisent chez le lecteur une certaine confusion. Ainsi, Guiron le Courtois, parangon de la chevalerie, mérite-t-il vraiment son épithète ? Il se révèle un homme certes vaillant et doté de toutes les qualités désirables envers ses pairs, mais qui ment à la femme qu'il aime lorsqu'il lui déclare qu'elle est son premier amour ; la découverte, pour le lecteur, de son histoire passée avec la dame de Malohaut invite à s'interroger sur la sincérité de son monologue amoureux et de la composition du *Lai de la Rose* (un texte qui pourrait d'ailleurs fort bien avoir été interpolé, puisqu'il ne contient aucun élément faisant explicitement et univoquement référence à la situation de Guiron). De même, les culpabilités d'Armand d'Outre-les-Marches, du roi d'Écosse et du roi Arthur lui-même dans la guerre qui les oppose changent et s'équilibrent au fil du récit, au fur et à mesure que les relations entre Armand et le roi d'Écosse, ainsi que les manquements du roi Arthur, s'éclaircissent et se complexifient à la fois. Le caractère systématique des paralipses et l'absence de contradiction frontale dans les deux axes narratifs du raccord modénais laissent peu de doute sur l'intentionnalité du processus de la part de son rédacteur, dont la créativité et l'efficacité méritent d'autant

14 Voir notamment Alain Corbellari, « Narratologie médiévale », *Glossaire du RéNaF*, 2021, publication en ligne : <https://wp.unil.ch/narratologie/2021/09/narratologie-medievale/>. Notons par ailleurs que *Perspectives médiévales* a dédié un volume aux *Études médiévales face à Gérard Genette* (n° 42, 2021) : <https://journals.openedition.org/peme/36768>. Sur l'étude du narrateur dans quelques romans médiévaux en vers, voir Nathalie Leclercq, *Les Figures du narrateur dans le roman médiéval. « Le Bel Inconnu », « Florimont » et « Partonopeu de Blois »*, Paris, Champion, 2020.

plus d'être soulignées qu'il compose un raccord cyclique, un texte où il est contraint à respecter de nombreuses données narratives préexistantes. C'est ainsi un texte d'une notable qualité littéraire que nous transmet le codex Modena, Biblioteca Estense e Universitaria, $\alpha.W.3.13$.

Véronique WINAND
Université de Liège







